





# LES PETITES LÈVRES

La collection Vrilles est dirigée par  
Victor Dumiot & Pierre Chardot

**VICTOR  
DUMIOT**

**LES PETITES  
LÈVRES**

**VRILLES**



« Une maison close est ma véritable  
église, la seule assez inapaisable. »

Georges Bataille, *Le Coupable*



Malgré la fatigue qui lui charge le corps, on dirait bien qu'elle lui plaît, nue et recouverte de feuilles. L'homme est rouge, les yeux lui sortent des orbites, les tempes lui battent du cœur, on dirait qu'il vomit de sueur. La femme reste là, à quatre pattes, les coudes dans la terre, la bouche ouverte, prête à bouffer des racines. Elle a perdu le sens du temps, la nuit lui roule dessus, elle scintille. On dirait une étoile écrasée, pas encore tout à fait morte, qui va rendre sa dernière lumière. Derrière son cul, elle sent l'homme fou. Elle entend son souffle, comme un chien qui renifle. Quel genre de laisse a-t-il autour du cou ?

Elle voudrait qu'il bondisse, qu'il fasse ce qu'il a à faire, ce qu'il a promis, ce pourquoi elle est ici.

\*  
\*\*

« Bien sûr qu'il vous la faut. J'insiste, vraiment ! Vous hésitez encore ? Mais enfin... Vous avez quoi ? Quarante-sept ans ? Quarante-huit ! À votre âge, Monsieur, et avec tout le respect que je vous dois, on a un patrimoine, des obligations, et même une famille. Vous y pensez souvent, n'est-ce pas, à votre famille ? Arrive un âge

où c'est la seule chose qui compte. Voyez l'époque : tout bascule si rapidement, la vie comme la bourse. Nous vivons sous la menace permanente du crash. On a vu tant d'hommes qui se croyaient forts et qui, du jour au lendemain, se sont effondrés, ne se relèveront pas.

Je sais ce que vous vous dites. "Ce n'est pas mon cas." Vous n'êtes pas si haut, je veux dire socialement, vous n'avez pas tant de choses à perdre, alors la chute vous paraît moins dangereuse. Illusion d'optique, Monsieur. J'ai croisé un type comme vous, il y a un mois, devant le Monoprix. Jacques Boutard, un ancien client de la maison. Un homme d'une rare élégance, au parfum de santal. Dès qu'il passait au bureau, tout le monde le remarquait. Tout le monde disait : "Monsieur Boutard arrive..." Au pied du magasin, je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il y avait un type, très sale, qui demandait des pièces, main tendue et ongles noirs, dans un étrange costume blanc trempé de merde. Je me suis approché, j'ai glissé ma main dans ma poche pour lui offrir quelques centimes, et nos regards se sont croisés. C'est à cet instant que je l'ai reconnu. Lui aussi. Il a baissé les yeux. Il a baissé la main. Il a fait semblant de ne plus me voir. Rendez vous compte ! J'ai connu cet homme avec des millions, dispersés sur diffé-

rents comptes. Ses proches se déplaçaient depuis Mulhouse pour lui réclamer un peu de bonté. Aujourd'hui, c'est lui qui fait la manche, qui baigne dans une flaque, la sienne et qu'il doit entretenir dès que sa mauvaise bière avalée, devenue urine brunâtre, demande à sortir.

Enfin, en souvenir de notre relation-client, j'aurais peut-être dû insister un peu... Vider mes poches. Mais, vous savez, je respecte le droit à la honte. Et puis, qu'aurait-il fait avec mes pièces ? Acheter un de ces pains au chocolat rassis, servi par paquet de six, dans d'immondes boîtes en plastique, une bière qui tape, ou que sais-je encore ?

Monsieur, vous n'avez pas peur de la chute parce que vous n'êtes pas si haut ? À votre place, je verrais les choses autrement : étant donné votre niveau, vous êtes bien plus proche du trottoir que les autres. Il suffirait d'une glissade...»

\*  
\*\*

S'il avait eu le choix, Georges\_TBM n'aurait fait que cela. S'allonger, regarder, attendre qu'elle se dévoile. Pas de quoi en rire. On se fascine pour des choses beaucoup

plus ridicules. Certains collectionnent les drosophiles, ou accumulent les selfies, d'autres font les poubelles pour recueillir des tampons usagés et les encadrer. C'est bien que dans l'œil se trouve une bouche qui réclame sa nourriture.

La plupart des hommes se bouchent le nez devant elle, pas Georges\_TBM. Rare, cette rage à aimer sans dégoût ce qui souvent fait tomber les paupières. N'allez pas croire non plus qu'il les apprécie toutes. On a beau aimer la peinture, quand on aime Bonnard, on aime Bonnard. Baisser la culotte, pour lui, c'est comme retirer le masque. La chose devient réelle, mais d'une réalité abstraite, comme ces bâtiments dont l'architecture interpelle. Ils sont complexes, à leur manière, sublimes et menaçants.

L'homme a dû en voir une bonne dizaine de milliers.

Longtemps, il s'est contenté de n'importe laquelle. La première venue était la bonne, un verre d'eau croupie pour l'assoiffé. On dit que c'est l'âge, un désir qui balbutie, aveugle de lui-même, et qui, frappant par ricochet, cherche davantage l'onde de choc que le bon angle pour atterrir. L'épuisement impératif. Tant qu'elle s'ouvre et se laisse prendre...

Il logeait à l'époque dans une chambre de bonne, ins-

tallée au dernier étage d'un immeuble bourgeois. Une chambre avec si peu de place – à peine celle d'allonger son corps – qu'amener une femme ici après avoir gravi une à une les marches était humiliant. Avec son lit pour une personne en guise de passe nuit. Une défaite.

Rapidement, l'étroitesse des lieux tourna à son avantage. Chaque soir, elles finissaient les fesses sur le matelas, dos contre le mur, jambes tombantes, tenues en équilibre. Et lui ? D'avance, il installait la chaise d'un bureau qui n'existait pas près du lit. C'était un point de vue sur la chose. D'ici, l'œil trouvait matière pour ses feuilles. Plus ou moins fatiguées, plus ou moins endormies, plus ou moins nues, elles finissaient toutes par exécuter le mouvement. Une traque : décroisement des cuisses, ouverture de l'astre. Enfin la vision. Nouvelles toiles recouvertes d'une peinture monochrome. Du rouge. Du rose. Couleur plus cartonnée, comme si la peau avait soudain noirci par l'effet d'un soleil intérieur. Il passait du temps à genoux, à quatre pattes, à se tordre dans des positions impossibles, tandis que certaines dormaient. Emma, Paula, Camille, Marie, Laure, Flavie, Lydia, Florence, Agnès, Catherine, Maud, Sandra, Stacie... Et quand elles ne dormaient pas, elles riaient de le voir ainsi se démener, tirer sur le bout

d'une chemise qu'elles avaient empruntée – la sienne – pour relever le tissu, chatouiller entre les cuisses, lécher un orteil et baver pour que, à force de rire, elles soient prises d'une crampe qui les fige. Trouver de quoi les faire s'ouvrir. Rechercher le vertige d'une éclipse.

\*  
\*\*

«Trop cher... Est-ce bien ce que vous vous dites, Monsieur ? Ne me mentez pas ! Je n'aime pas le mensonge. Vous n'avez donc pas lu nos annexes ? Personne ne lit les dépliants de nos jours, encore moins les contrats. Des pages et des pages inutilement rédigées. Je vous passerai le détail de nos conditions tarifaires, mais sachez que chaque coût a une raison d'être et que tout, ici, le moindre centime du moindre euro dépensé, est bien pesé.

Pour rien ? Ai-je bien entendu ? Le pensez-vous réellement ? Nous serions donc ici pour rien, MOI, Georges Locquet, né un 5 septembre, et mon diplôme ? Pour rien... Ma mère sera heureuse de l'apprendre ! Une nuit à pousser dans le vide, pour rien ! La dernière personne qui pensait comme vous, c'était Boutard. Or, Boutard

a tout perdu : son appartement, sa femme – une magnifique Suédoise avec des lèvres gonflées et des seins qui pointaient toujours un peu trop à travers sa chemise (elle portait des chemises blanches et bleues), des seins à vous exciter un mort... Moi-même, derrière ce bureau, je n'en menais pas large... Je peux vous dire que cette petite suédoise, je me la serais bien faite ! Oui, parfaitement ! Et vous aussi, j'en suis sûr ! À cette époque, nous aurions tous donné notre vie pour avoir celle de Boutard, à cette époque seulement. Vous savez, dans le bureau, il y avait aussi leur gamine. Une toute petite gamine, un parfait mélange de suédoisité et de francité : yeux bleus, cheveux blonds ! Je l'aurais bouffée... En tout cas, cette petite, issue d'un très beau spécimen suédois, qui sera elle-même une jeune fille, une jeune femme, puis une femme, très désirable, très baisable – disons le mot, nous sommes entre nous –, fuckable comme disent les Anglais, était bien plus vivace que son père qui, maintenant, rappelons-le, se pisse dessus, et suce sans doute quelques bites, la nuit, de force ou de son plein gré – après tout, il paraît que le foudre nourrit – n'est-ce pas ?, pour pouvoir rester en vie, seul occupant du bout de dalle, en position de chewing-gum, piétiné sur le bitume, avec son petit

bout de carton qui s'effrite... Pour rien, donc, dites-vous ?»

\*  
\*\*

Que pouvaient-elles bien faire toutes chez lui ?

On racontait dans les couloirs du Centre de formation d'assurance (CFA) que cet homme avait un membre d'exception. Très bien membré. Un modèle de verge tout à fait exceptionnel, aussi impressionnant qu'une prothèse en plastique que l'on achète sur Internet, ou que ces godes géants, de couleur noire, que des camgirls furieuses chevauchent devant leur webcam. Au centre, les filles se refilaient toutes le « bon plan », jusqu'à faire de grossiers dessins à côté de la chasse d'eau, et puis maints et maints gloussements. Coquin babillage.

Il faut dire que ce garçon n'était pas vraiment beau, disons qu'il était d'une laideur séduisante. Teint pâle, cheveux mi-longs blonds glissant sur le roux, des sourcils fins, comme dessinés au pinceau, que l'on croyait fausement épilés, et surtout, un visage anguleux que l'éclairage, en fonction des ombres qu'il découpait, rendait plus ou moins inquiétant – à la manière d'un de ces masques de

théâtre italien. La composition singulièrement inesthétique de son visage aurait dû le contraindre au plus long célibat, pas comme Marc, Nicolas ou Édouard, dont la symétrie du sourire, l'assurance du regard, la solidité du torse paraissaient davantage tenir de l'œuvre du grand architecte que du hasard génétique... Et pourtant ! Georges\_TBM était né avec un sexe stupéfiant... Un sexe d'une largeur, d'une longueur, qui, lorsqu'il se déployait, dépassait l'entendement, défiait les lois de la gravité et des catégories anatomiques. La plupart des filles du CFA n'allaient à sa rencontre que pour vérifier que la légende disait vrai. Pour tenter l'expérience de cette queue transhumaine tout droit venue de Mars.

La légende disait vrai.

Dans les faits, ce n'était pas seulement la belle bite bien ronde, bien faite, bien grande, dont les jeunes déviegées ricanent, elles qui s'enthousiasment toujours du gabarit le plus banal, pour frimer un peu auprès des copines, un peu, surtout, par manque de connaissance et d'expérimentations génitales. C'était autre chose... Comment disaient-elles déjà ? Ah oui. "Un truc à te trouver le cul", confia un jour Manon à Sophie pendant le pipi.

Le paradoxe voulait que les filles couchent avec

Georges\_TBM pour tester sa bite, tandis qu'il couchait avec elles pour les regarder.

Non pas coucher d'ailleurs, mais baiser. Georges\_TBM a toujours préféré le mot baiser, moins romantique, moins ambigu. L'expression «faire l'amour» lui est insupportable. C'est sans doute grâce à celle-ci que les pédophiles et les violeurs justifient leur massacre. Faire l'amour : ineptie totale. Volonté de mettre les gants. Pré-servatif du langage. Baiser est moins poétique. Baiser est plus vrai.

Georges\_TBM n'apprécie pas vraiment la poésie, disons qu'il s'en méfie. Il se souvient bien d'un ou deux vers, trouvés chez Apollinaire, qu'il avait appris par cœur pour faire marrer les autres au lycée. Environ seize ans. Comment il dit, déjà, le poète ? Ah oui... «La fraîche odeur trouduculière». Son professeur de français lui avait fait découvrir ça. Un mec drôle, lui aussi, toujours noir : barbe noire, costume noir, humour noir, qui lisait l'air de rien à toute la classe des trucs hardcore, à faire rougir Clémence, Lucie et Esther. Comme il se branlait partout à l'époque... il s'était branlé dans Apo'. La poésie ne devait servir qu'à cela : une image pour faire venir le foutre, une page pour l'essuyer.

La beauté des choses est comme une écorce qu'il gratte.

La poésie, c'est de la souillure, de la falsification versifiée. Les hommes ont passé leur vie à falsifier le réel – c'est pour cela qu'ils se suicident. S'en tenir à la matière... Le langage assurantiel est plus sain, d'ailleurs il est plus propre. C'est une langue vierge, une parole lavée, javéalisée, intacte de toute poésie. La journée, il ne fait que cela : déclamer méthodiquement des formules concrètes, non métaphoriques, non versifiées. Suggérer. Inciter. Vendre. Il est une sorte d'intermédiaire discursif à des fins de transaction. Os, muscles et peau d'une main à serrer.

\*  
\*\*

« Ah, mais vous, bien sûr, c'est différent ! Vous faites partie de ceux qui croient avoir plus de chance que les autres, et même, qui sont heureux de voir tomber leurs amis, en estimant qu'en termes de probabilité, c'était eux ou vous. Une place en moins pour le malheur.

Contrairement à vous, Monsieur, je suis un homme simple, un homme humble, un employé honnête – regardez, derrière moi : j'ai été nommé trois fois "meilleur employé du mois", noté 4,96 par mes clients –, je fais

simplement mon travail, je n'exerce aucun pouvoir, ni sur vous, ni sur les autres, pas même sur moi.

Ce qui m'intéresse, c'est vous. Le client, le patient... L'ami ! Ce que j'ai à vous proposer – et non à vous vendre, car on ne vend plus rien – c'est un service.

Croyez-vous à la liberté ? Selon moi, le client ne doit pas être roi, il doit être libre. Sachez que tous nos contrats sont adaptables, modulables, entièrement conçus pour vous servir. Du sur-mesure, du cousu main. C'est notre seule philosophie ici : agilité, flexibilité, liberté. Vous m'avez posé, tout à l'heure, une question sur la concurrence que je n'ai pas comprise. Non par mauvaise foi, mais parce que, tout simplement, nous n'avons pas de concurrence, Monsieur. Regardez autour de vous...

Je le vois à vos cernes, vous dormez mal. C'est compréhensible. La vie est trop pleine de turbulences pour vous. Dure, n'est-ce pas, de tenir bon ? Eh bien, que diriez-vous d'être enfin tranquille ? »

À chaque fois, il regarde en plissant les yeux, en plissant suffisamment pour que ses paupières effacent le

reste du corps. N'avoir que cela dans le viseur. Il passe dix, quinze, vingt minutes à observer, à forcer l'observation, malgré le ricanement ou la honte des filles.

Il y a les petites renfrognées, avec des lèvres discrètes, qui sont rangées à l'intérieur comme un écrin. Celles qui font des manières, qui sont un peu timides. Il y a celles un peu plus vivantes, qui ont des replis au milieu, et des côtés pas vraiment roses, un peu violacées même, qui tirent parfois sur le rouge carmin. Les très épaisses qui débordent d'elles-mêmes, qui se vomissent et se roulent en boule, comme la peau d'un vieillard. Celles qui laissent l'air s'infiltrer, orifice apparent. Les tombantes, les sortantes, lèvres tirées sur les côtés, les compactes, qui forment un étrange amalgame rabougri et gélatineux, assez proches d'un tentacule de poulpe. Et puis il y a toutes les autres. Grandes et petites lèvres.

Depuis plusieurs mois, peut-être depuis toujours, Georges\_TBM a un fantasme.

Phantasme, comme il l'a lu chez un « philosophe » – quand l'homme dit cela, il mime les guillemets avec ses doigts et balance un grand sourire narquois : « la philosophie pue la merde, rajoute-t-il, des types qui peuvent pas baiser expliquent à d'autres qui aimeraient baiser pour-

quoi faut pas baiser, alors même qu'une pipe aurait fait renoncer Kant à son impératif catégorique", la fameuse impérapipe catégorique qui, en un coup de langue et avec beaucoup de salive, vous fait basculer dans l'extase. À ce moment précis, enfoncé dans la nuit céleste de l'univers, sous le ricanement des dieux, on renoncerait à tout.

Son fantasme est un comme un vautour qui plane constamment au-dessus de sa tête.

Le jour et la nuit sont devenus pour Georges une même journée, jusqu'à l'angoisse. Quand on est investi à ce point dans un projet, on s'inquiète de l'après. Vertige de l'absence. Que deviendra-t-il ? Réaliser son fantasme et puis quoi ? Mourir ? Il s'en est tant nourri qu'il ne voit plus comment faire sans. Il faudrait en trouver un autre... Mais lequel ? Alors pour le moment il attend, il repousse, remet à plus tard son exécution.

L'homme respecte beaucoup les malades qui, chaque jour, pensent aux enfants, mais se retiennent d'agir. Ceux qui ont la résistance plus forte que le désir. Peut-être que la peur de la prison suffit à fabriquer un homme bon. Et puis la bonne morale, bien sûr, l'éducation... C'est vrai qu'il y a la morale... Certains s'y accrochent comme à une bouée.

De toute façon, ce n'est pas vraiment le genre de Georges\_TBM. Son fantasme ne constitue pas un crime, pas vraiment un crime. C'est plutôt comme... de la gymnastique. Il y pense souvent au bureau. Il faudra finir par trancher. Un fantasme qu'on ne réalise jamais est un cancer. Il faut savoir se montrer à la hauteur du désastre.

C'est pour cela qu'il a posté, sans y croire, une annonce sur un site de rencontre.

Il y a un mois et demi, K-roline\_59 a répondu.

\*  
\*\*

« Vous hésitez encore, je le vois aux plis très subtils qui roulent sur votre visage.

Une question vous taraude actuellement. Posez-la ! N'ayez pas peur de la poser. Rien de plus naturel, au fond, nous ne sommes pas des amis, pas encore, nous venons juste de nous rencontrer... Il serait bien étrange que vous me fassiez confiance.

Posez votre question. Allez-y ! Ce que j'y gagne, moi ? Voilà. Nous y sommes. Le moment est précieux, faisons-le durer... Nous venons de franchir un cap, vous

et moi. Nous entrons dans la zone d'inconfort, celle qui menace toute transaction. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Vous voulez savoir ce que moi, personnellement, je gagnerais si vous signiez un bas à droite. Comme c'est normal ! Personne ne tient à se faire dépouiller. Les moyennement pauvres et les très riches comptent leurs sous. Ce qui abîme votre capital, d'une certaine manière, abîme vos conditions futures d'existence, celle de vos enfants, peut-être même de vos petits-enfants. Vous y pensez, n'est-ce pas ? À cette petite maison, que vous avez achetée à crédit. À ce petit canapé, financé par un autre crédit. À cette petite voiture d'occasion, payée en liquide, mais grâce à laquelle vous espérez faire des économies. Pourvu qu'elle ne me lâche pas, dites-vous, le matin en enfonçant la clé.

Arrêtons-nous là un instant et regardons, regardons réellement. Voyez comme vous êtes nu. "À découvert", ce n'est pas qu'une expression. Vous êtes faible, Monsieur, terriblement vulnérable. Vous êtes un petit possédant. Un possédant de la classe moyenne. Un moyennement possédant. Ce que vous possédez, nous pouvons le reprendre. Votre possession est virtuelle. Votre patrimoine est ouvert aux pillages, à tous les pillages du monde, à

n'importe quel choc pétrolier, au premier rhume.

Je ne vais pas passer par quatre chemins : vous êtes dans la sous-possession. Vous ne possédez rien, sinon pas grand-chose. Une vérité dure à avaler au vu de vos efforts, je sais. Ce sont vos petites économies, vos économies forcées, l'angoisse des courses à la fin du mois qui vous tiennent. Vous n'avez pas de pouvoir d'achat, vous vivez sous la contrainte du renoncement. Voilà ce qui vous tient. De quoi hériteront vos enfants ? De rien.

La réalité, Monsieur, c'est que la petite possession est inquiétante. On ne possède jamais assez quand on est à votre place. Et, surtout, on ne sait jamais si l'on possède, ou si l'on est possédé. Les transactions financières, les histoires de prêt, d'endettement, l'usure du temps – surtout de l'argent – sont terribles. Impitoyables avec les gens comme vous. Le plus frustrant est de devoir trier, de devoir choisir, de ne rien pouvoir satisfaire entièrement. Se faire plaisir ? Oui, mais à bon prix ! À prix moyen. À demi-prix. À prix cassé. Les gens comme vous sont exactement comme des joueurs de casino. Seul l'espoir d'un gain supérieur – quel qu'il soit – vous fait tourner encore la roulette.

Peut-être qu'il est temps pour vous de quitter la table des jeux ? Vous ne pensez pas, Monsieur ? »

\*  
\*\*

Georges\_TBM a pris l'habitude de se rendre en forêt. Située à la lisière d'une zone commerciale et industrielle, bordant un gros Auchan, on y a longtemps déposé des ordures. Maintenant, les ordures s'y déposent.

Combien sont-ils dans la forêt ce soir ?

On ne sait pas bien, mais dès 19 heures passées, au mois de décembre, ils sont nombreux. Il faut entendre le bruit des doudounes qui se frottent, celui des fermetures éclair et des zips de braguette qui se fendent, des bas nylons qui s'effilent. Il faut entendre tous les glapissements, les gargarismes, les étouffements. Tout ce drôle de concerto de la nuit, pour se faire une idée, juste une idée, de la masse qui rôde.

Ceux qui viennent ici se connaissent d'un site de rencontres libertines, Live2share.com.

Pour eux, le bois s'appelle la « zone ».

Les gens qui s'y rendent habitent dans un rayon de cinquante à soixante-dix kilomètres. Ce sont des banlieusards ou des citadins. Certains viennent d'encore plus loin, mais ils sont plus rares. On les appelle les « déter' », parce qu'on dit qu'ils ont plus de « détermination » que

la moyenne. C'est le cas du couple Camille et Julien, de Paul, de François, d'Estelle, du couple Félix et Alexandra, de Simon, de Nicolas, de Sophie. Tous ont remonté ou redescendu la France pour découvrir ce lieu : la «zone».

Récemment, le profil de Georges\_TBM a été élu «profil le mieux noté de l'année».

En apprenant la nouvelle par mail, puis en lisant les commentaires, en voyant ces cinq belles étoiles numériques bien alignées, il a ressenti une sorte de contentement, de reconnaissance même, et puis d'humilité – du genre : je n'ai pas fait grand-chose. Georges\_TBM a toujours eu conscience de n'être ni le plus intelligent, ni le plus beau, mais d'avoir néanmoins une très grosse bite. (Il préfère bite, comme il préfère baiser. Queue fait vraiment animal et sexe, trop pudique. Il dit bite lorsqu'il parle sur le tchat collectif, c'est sans ambiguïté. Les gens comprennent, ça les excite souvent.)

Dans la zone, on peut le trouver à côté de l'arbre blanc, dont le tronc est visible même la nuit pour celui ou celle qui a l'œil attentif. C'est ici qu'il attend Sophie, Alexandra, Jeanne, Aînée, Béatrice, Véronique, Léa, Nour, Pierrette, Anne, Lisa, Diane, Marguerite... Elles sont souvent mariées, parfois accompagnées de leur mari

qui regarde, ou qui filme. Elles viennent nues, à moitié nues, ou à moitié vêtues d'une robe volontairement courte, ou de lingerie plus ou moins odorantes, d'un porte-jarretelles à souiller sans culpabilité. Elles viennent l'alliance au doigt, parfois cachée dans une chaussette, ou dans la boîte à gant. Elles ne viennent que pour cela. Elles réclament d'être prises, honorées, fourrées, souillées, louées, humiliées, vaginées, adorées, démontées, vénérées, sodomisées – en somme, d'être bien baisées par son gros membre. Par rapport à ce membre, il le sait, Georges\_TBM est plutôt facultatif.

Au départ, l'homme s'est rendu à la forêt pour expulser sa rage. Toute la glaire agglutinée dans le ventre, concentrée entre le foie et le pancréas. Rage de la cravate serrée, du sourire forcé, du calme préservé pour offrir au client l'expérience de la complicité. Rage de ces journées passées assis, qui lui démangent le mollet, lui donnent envie de balancer le bureau et la chaise par la fenêtre. Rage des objectifs performance qui lui sont présentés par PowerPoint, répétés par SMS, martelés par mail. Rage de ces rendez-vous d'affaires, de ces séminaires inter-agences passés dans de sinistres villes d'eau, où il ne rêve que d'une chose : enfoncer ses pouces au profond

des orbites de chacun de ses collègues – chaque fois, il se retient de foutre le feu à l'hôtel. La rage toujours. Dans la forêt, il démonte, défonce, détruit tout ce qu'il peut. Les chairs n'en sortent jamais sauvées. Plus elles réclament, plus il va fort. Il n'a aucune limite. On dirait que la nuit le délivre de sa courtoisie, de sa pudeur. Lorsqu'il pénètre, il ne fait plus attention. Aller profondément. Causer sur son passage le plus de lésions.

Mais la fatigue s'est installée.

Ces dernières semaines, pendant les différents actes, volontairement brutaux, à l'arrière d'une voiture pour un dogging nocturne, contre l'arbre à la peinture blanche pour un standing, allongés sous les longues branches qui voilent la lune pour un flirting, Georges\_TBM est de plus en plus absent. Durant l'acte, il pense à ses clients du jour, à ce qu'il leur dira le lendemain. Il pense à cette fusée bourrée de touristes qu'on a récemment envoyée dans l'espace, mais dont on n'a plus de nouvelles. Il pense à ces soixante-dix-sept migrants noyés à côté de Marseille, sans trop savoir si c'est bien ou mal. Il pense à cet ordinateur qui, hier, semble-t-il, a éprouvé un sentiment amoureux. Il pense à son fantasme, à ce qui adviendra bientôt. Il pense au désir, parce qu'il n'en ressent plus.

À intervalles réguliers, pour préserver sa bonne notation, il répète mécaniquement : « Suce, suce bien, prends-la bien, t'aimes ça, salope ? Maintenant écarte. » Et la femme mariée à ses pieds gesticule, le cul largement ouvert, bien lubrifié.

Sa bandaison exceptionnelle lui vaudra comme d'habitude cinq étoiles.

Elles repartiront repues. Pourront se branler avec leur mari devant le film de leurs exploits. Pourront le partager. Le rediffuser. Donner envie à d'autres couples de tenter l'aventure. Elles s'étonneraient toutes de savoir qu'il se force à les travailler ainsi. Georges aimerait parfois se départir de \_TBM. Oublier cette excroissance un peu gênante. Un peu ridicule. Trop bien membré. C'est un trop-plein, un surplus, une excroissance, une protubérance, un membre cancéreux, un muscle maudit. Tout cela est importable.

Il ne se pose plus aucune question, il performe. Son loisir a le goût du travail. De la besogne. Seulement, devenir un automate, c'est toujours mieux que subir des angoisses nocturnes, de croire que la lune va se teindre en rouge, de sentir son cœur battre trop fort, de lire une phrase dont ne comprend pas le sens. Georges\_TBM se

contente d’habiter la solitude comme il peut – terrain vague d’existence.

\*  
\*\*

« Monsieur, il va vous falloir ouvrir grand vos oreilles : ce n’est pas moi qui vous ai fait venir ici, c’est notre système. Vous le savez, de nos jours, ce sont les systèmes qui décident. Plus les hommes. La science est infail-  
lible. La donnée est le dernier minerai découvert par l’homme. Une réserve d’or infinie, sans cesse renouvelée, sans cesse en expansion. La donnée gagne le monde. Et nous sommes en cours de traitement. Oui, vous avez été identifié, c’est même marqué, ici, en bas à droite. Vous faites partie de ceux qu’on nomme les “prioritaires”. Pas la peine de rougir, ce n’est pas vraiment un titre honorifique. Il y a urgence dans votre cas. Non, aucune erreur possible, je vous le répète : aucune erreur possible. D’ailleurs il n’y en a jamais. Comprenez : il a fallu des années, des années et des années de recherche pour construire ce système. Considérez, avec lui, que ce n’est pas nous qui sommes venus à vous, mais vous qui êtes venu à nous.

Vous et vous seul.

Vous entendez ce que je dis ? Ne riez pas, nous n'avons hélas plus le temps de rire. Je ne vends pas des assurances, je laisse cela aux imbéciles. Ce que j'ai à vous vendre, c'est un transfert. Une prise en charge totale... Vous riez encore, décidément...

Monsieur, vous pensez qu'ils resteront longtemps ? Qui ? Mais enfin, eux, votre famille. Vous n'êtes pas seul sur ce marché, c'est même un marché saturé. L'offre est bien supérieure à la demande. Vous n'êtes pas si riche, pas si beau, pas si intelligent.

Enfin ! Regardez-vous ! Regardez votre visage ! Sentez votre haleine fétide ! Malgré vos envies de révolte, vous n'êtes qu'un prolo qui s'engraisse. Vous avez terriblement vieilli. Vous pratiquiez le rugby, gamin, n'est-ce pas ? Mais aujourd'hui, avec la taille de vos artères, vos poumons remplis de merde, seriez-vous encore capable de renvoyer la balle ? Vous n'y voyez plus rien ! Vous êtes myope, presbyte. Cette façon que vous avez de vous tordre le cou pour trouver la bonne distance, pour déchiffrer les lettres sur l'écran de votre téléphone est parfaitement ridicule. Vous ne pouvez plus lire, vous êtes quasi-aveugle, et ça ira en empirant.

Où je veux en venir ? Votre existence, sur le papier, est parfaitement inutile. Alors bien sûr, avec la vue qui baisse, on perd en lucidité. Peut-être que vous verrez moins aussi cet homme, Pierre, le père de Thomas, l'ami de votre fils. Vous n'ignorez pas, n'est-ce pas, que votre femme couche avec Pierre ? Si ? »

\*  
\*\*

K-roline\_59 a promis qu'elle viendrait lorsqu'elle se sentirait prête. » Aucune date, patience, 23 heures, un jour, à ton arbre ». Depuis ce message l'homme attend, accroché à son arbre comme un singe triste, et toutes les dix secondes, il consulte son téléphone, analyse les nouveaux profils, couples ou célibataires, envoie quelques coups de cœur, ajoute à sa liste de contacts des couples qu'il envisage de rencontrer dans les jours qui viennent. Son emploi du temps est chargé, il a des baisers du lundi au dimanche. Pas étonnant qu'il soit si épuisé le matin, quand il enfile sa cravate.

Soudain, une voiture allemande, plutôt ancienne, s'avance dans une nuit que la lumière des phares trans-

perce. Il est 23 heures. La voiture se gare, la portière avant s'ouvre, et une femme en sort sans éteindre les lumières. K-roline\_59, d'une largeur qu'on a peu vue, d'une longueur qu'on a peu connue, avance d'un pas malhabile, comme si ses jambes molles et grasses roulaient sur elles-mêmes. Maintenant, ils se font face. Une discussion s'engage, leurs paroles volent dans la nuit tandis qu'autour, derrière une rangée d'arbres, des corps gluants de sueur s'acheminant sans bruit, procession lunaire rampant sur l'humus pour observer la scène.

« Vous êtes encore plus grandes que sur les photos », dit Georges\_TBM, qui, pour la première fois, tremble. Elle acquiesce. » Tu n'as rien oublié ? Ouvre ton sac. Montre-moi », s'inquiète-t-elle faussement. Après quelques mouvements indiscernables, la main de K-roline\_59 plonge dans la poche, attrape au hasard divers objets, les uns en silicone, les autres en acier, et les dépose côte à côte sur les feuilles mortes. Se retrouvent alignés une bouteille de lubrifiant 100 % glisse, un plug anal creusé, un écarteur de lèvres électrique à pinces, et puis un drôle de machin. C'est le plus imposant des quatre.

Un anneau métallique, d'environ 80 centimètres de diamètres, dont les côtés sont traversés par un assemblage

complexe de vis et de boulons grâce auquel tiennent cinq branches en acier repliées les unes sur les autres formant une sorte de cône. Sur le côté extérieur de l'anneau, une grosse molette étanche permet d'actionner l'écartement progressif des branches. L'écartement permet l'extrême dilatation des chairs jusqu'à 160 degrés. Parmi les fisseurs et aspirants body-fuckers, cet objet est légendaire. Georges\_TBM l'a fait fabriquer sur mesure grâce à un site chinois.

Réaliser son fantasme, c'est préparer un crime.

\*  
\*\*

« Vous avez raison de vous réfugier dans le travail.

C'est votre grand argument, ça, le travail. » J'ai du travail », affirmez-vous, en particulier à ceux qui, dans votre famille, attendent encore autre chose qu'un sourire crispé et qu'un bâillement du soir autour de la table à manger. Le travail est l'éternel alibi de cette fuite que vous appelez existence. Le crime est parfait. Vous finirez dans cet état léthargique des fins de vie, celui des corps maigres, livides, veineux, qui suent de voir la mort ve-

nir. Et ce seront bientôt les soins palliatifs, l'ennui de ne pas savoir quoi faire avec votre corps. Depuis que vous êtes entré dans ce bureau, une odeur âcre s'est répandue dans la pièce. Vous sentez, Monsieur, relativement mauvais. Vous puez, même, une sorte de défaite. La défaite satisfaite. Vous avez conscience de votre médiocrité en somme, et vous l'assumez comme une condition sociale. Comme un statut, au fond. Vous êtes fier de n'avoir rien accompli. Fier de lutter pour remplir chaque dimanche votre caddie. Vous êtes fier de baiser une femme laide, d'avoir conçu des gamins idiots. Vous êtes fier de votre maison d'un étage. De votre jardin sans fleur. Vous êtes fier et, en même temps, vous empestez le ressentiment. C'est cela, au fond, ce qui compte chez vous. Vous faites le fier, mais vous avez la haine. Ne me dites pas non, je le sais ! Vous êtes un jaloux, un envieux. Vous auriez sauté dans le premier train si on vous avait proposé une solution sans risques pour changer de vie. Prendre celle de Pierre, par exemple, l'amant de votre femme. Difficile de se dire que vous n'aurez jamais le droit au bonheur. Peut-être encore un peu au plaisir... Mais rien d'autre. Votre vie est comme arrêtée. Déjà déployée dans sa médiocre densité. Vous avez rempli votre bocal, vous le savez, et main-

tenant vous tournez en rond. C'est terminé. Si je pouvais vous ouvrir le ventre, le percer comme un gros ballon d'air, il n'en sortirait qu'une bile acide. Acide, Monsieur !

Puisque personne d'autre n'est capable de vous le dire, je vous le dis, moi. Vous avez un cancer ! Oh, ne faites pas l'innocent, le surpris, ne jouez pas aux plus bêtes, bien sûr que vous avez un cancer. Vous pouvez rire, ce sont des réactions fréquentes. Vous avez un cancer, Monsieur, un cancer de l'œsophage. On peut dire que vous avez de la chance, vous avez tiré le gros lot. Celui qui ne vous laissera, justement, aucune chance. Bravo ! Vous allez suffoquer, les tumeurs dans votre gorge vont gonfler. Elles seront bientôt aussi grandes que mes poings. Et alors, on devra vous opérer. Des trous, vous aurez des trous partout. On percera votre cou pour en extraire les cellules cancéreuses, les tumeurs, les glandes, et les tissus nécrosés.

Voilà, Monsieur, j'ai le privilège de parler à un mort. Ce cancer vous étonne ? Il est pourtant plus que raisonnable. Voyez toutes les choses auxquelles vous avez renoncé. Voyez votre vie, mesurez l'ampleur de votre défaite. Un homme normal se tuerait. Mais vous êtes un lâche. Alors votre corps vous donne un coup de pouce. Il va vous aider à mourir plus rapidement. Vous n'ima-

ginez quand même pas vivre encore quarante ans dans ces conditions ? La maladie... Rien de plus agréable que de disparaître dans le drame familial, rien de plus confortable. Vous avez de la chance. "Nous sommes dans le regret de vous annoncer que..." Le cancer va faire de vous un saint ! Un saint ! Votre femme, j'en suis certain, lorsqu'elle apprendra la nouvelle, après avoir versé quelques larmes de courtoisie, de nécessité, par simple devoir conjugal, par réflexe lacrymal, ira se masturber dans son bain. Immédiatement. Excitée par l'idée que sa vie enfin pourra recommencer.

La vérité est ici, Monsieur. Vous êtes un poids. Vous l'avez alourdie, elle. Vous l'avez privée de ses rêves, soustraite à ses fantasmes. Votre femme est enchaînée à votre maison, elle-même soumise à une double hypothèque, à un crédit remboursable sur trente ans. Trente ans... Et vous n'arrivez même plus à bander, Monsieur. Trente ans... Vous imaginez ? Soyez raisonnable. Avec la chimio, vous aurez une bonne excuse.

Voilà, Monsieur, vous êtes arrivé au bout. Soyez heureux, soufflez, soulagez-vous de ce poids, de la nécessité de survivre. Vous allez, à partir de maintenant, pouvoir retrouver tranquillement votre vie, faire vos courses, acheter

du pain de mie, préparer des barbecues qui emmerdent tout le monde, vos enfants, les voisins et votre femme.

Vous n'aurez bientôt plus à vous préoccuper de cette maison de vacances en ruines achetée dans la Creuse. Et vos putes ? Toutes les putes que vous fréquentez ? Vous pourrez bientôt doubler la cadence. Des petites Roumaines, des Polonaises, dénichées sur Internet, pas trop regardantes hein ! L'Union européenne est un grand bordel ! Et il faut dire que votre sperme, même avec des métastases, aura toujours le goût de l'argent.

Vous êtes aussi lâche que Boutard, et vous finirez au même endroit que lui, avec le même cancer, la même odeur de merde. Vous êtes fini, absolument fini, j'ai devant moi un déjà-mort.

Vous savez quoi ? Il se trouve que j'ai un revolver dans mon tiroir, là, juste à ma droite. Oui, étonnant, n'est-ce pas ? C'est à cause des procédures, des nouvelles procédures. Faut faire attention à la sécurité des agents... Les fous courent aujourd'hui les rues. Eh bien, ce revolver, je devrais m'en saisir, le charger d'une balle ou deux et vous plomber la gueule...

Non... Ce serait trop simple. Je devrais plutôt le poser ici, sur le bord de ce bureau, et partir vous chercher un

café. Vous aimez le café ? Moi j'adore ça. Je me rendrais à la machine, et en faisant la queue, j'attendrais la détonation. Je boirais votre café, âcre, âcre comme votre sang, votre odeur et votre vie. Je boirais votre café avec la sensation réjouissante de vous avoir aidé, vraiment aidé. Et vous savez quoi ? Je sourirais ! Je sourirais en imaginant votre cervelle répandue dans cette pièce.

Maintenant, je vous en prie, signez en bas, à droite.

Donnez-nous votre vie, puisqu'elle ne vous appartient déjà plus.»

\*  
\*\*

Contrairement au désir, le fantasme tient toujours du rêve. C'est une image qui s'impose, s'interpose, s'intercale. Une arme atomique qui, une fois déclenchée, irradie depuis les profondeurs. C'est toute une nuit qui remue.

À force de les regarder, Georges\_TBM s'est mis à rêver. Il en rêve même les yeux ouverts. Chaque fois qu'une femme passe sous ses yeux, chaque fois qu'une femme pénètre son champ de vision, chaque fois qu'une femme vient à sa conscience, il la déshabille. Rien qu'un corps

nu. Un corps absolument nu. Aussi nu que la bête dépecée qui attend sur l'étal du boucher. Il a reproduit la scène un milliard de fois. Il voudrait renifler, toucher... mais surtout entrer. Trouver une sœur qui pourrait l'accueillir. Est-ce possible ? On dit que non sur les forums. La plupart des gens sont trop raisonnables.

Il rêve d'un sexe immense. L'exacte équivalence de son membre. Cet attribut n'a pas vraiment reçu de nom, pas officiellement. On parle de grosse chatte, de deep pussy, de sexe féminin extraordinaire, digne des grandes origines du monde. Guère plus, comme s'il y avait là quelque chose d'innommable.

Avec simplicité, il l'a nommée « chatte tunnel ». C'est comme ça qu'il l'appelle sur le site de rencontre, dans sa bio, pour décrire ses envies. La chatte » tunnel » ? Simple-ment un sexe dans lequel il pourrait s'enfoncer. Non pas l'enfoncer, mais s'enfoncer.

Georges y pense vraiment, devant son ordinateur, quand il mate une, deux ou trois heures de porno avant de partir au travail dans son agence qui vend des assurances et des produits financiers très complexes à des clients qui ont de l'argent, mais surtout à ceux qui n'en ont pas.

C'est que l'on appelle un fantasma.

Un vrai, celui-là.

Il veut s'immerger complètement. Il pense qu'il y a un truc à voir là-dedans, le contraire d'une caverne de Platon, un désaccouchement. La dernière part de mystère. L'homme veut ouvrir la porte, pénétrer cet impossible, depuis sa mèche de cheveux surélevée par la cire bon marché jusqu'au bout de son dernier orteil.

Dans le noir profond, K-roline\_59 est allongée comme un cadavre, et on dirait que les étoiles, au travers des branches, des feuilles qui les cachent, regardent. Entrer, pénétrer, se fondre. Elle commence à s'astiquer.

Georges\_TBM s'approche à quatre pattes, inspecte, humidifie, écarte puis tire. Il aboie.

Il va le faire ce soir. Elle dit : « Vas-y, viens, je suis prête. »

Il va le faire ce soir, c'est certain. Et ce sera le dernier.

Il pénètre un doigt, deux doigts, une main complète, la seconde, puis les bras entiers.

Il va le faire ce soir, c'est certain.

Et K-roline\_59 regarde, les lèvres trempées, complètement trempées. Elle hurle comme un loup.

Sur le front de Georges, avant que sa tête ne passe, les  
petites lèvres déposent un baiser, le miel coule.

Ils vont le faire ce soir.

Ils vont le faire ce soir.

Et tout passera, car c'est ainsi que tout passe.



Né en 1996, Victor Dumiot est écrivain. Son premier roman, *Acide* (prix Maison Rouge), est paru aux éditions Bouquins en août 2023.

La collection Vrilles est éditée par  
le média culturel Zone Critique, codirigé  
par Pierre Poligone et Sébastien Reynaud.

Achevé d'imprimé en 500 exemplaires sur papier  
bouffant 80 g/m2 certifié PEFC, sur les presses  
de l'imprimerie Corlet Numéric à Condé-en-  
Normandie , en janvier 2024.

Maquette par Aurélien Mabilat.  
Texte composé en Adobe Caslon Pro & Anton.

Vrilles © Zone Critique, Paris, 2024  
171 rue Saint-Jacques, 75005 Paris.

